

DES ILES TROPICALES À L'ENFER DES GLACES...
RÉCIT D'UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

LES NAUFRAGÉS DES GLACES

HEIDE & ERICH WILTZ



GALLIMARD

Préface

Quand vient le temps où l'on pourrait, est passé le temps où l'on peut, écrivait une poétesse allemande. Erich et moi décidâmes que cela ne devait pas nous arriver. Avant tout, nous voulions vivre de la navigation hauturière et, pour elle, visiter les latitudes extrêmes et même hiverner dans l'Antarctique. Pour cela, nous avons changé de vie, abandonné maison et travail, surmonté maints obstacles. Cela n'a pas été facile, au contraire.

Cela fait maintenant plus de vingt ans que nous naviguons. Au début de notre mariage, je demandai à Erich ce qu'il attendait de moi. Il répondit: "Que tu ne m'ôtes pas le plaisir de naviguer en haute mer." Le futur diplômé de commerce avait choisi Hamburg comme lieu d'études parce qu'il était près de la mer du Nord qu'il pouvait faire de la voile. Habitant Stuttgart, j'étais une terrienne, mais née sous le signe du Verseau, ce qui doit être pour quelque chose dans ma rencontre avec Erich car, après mes études de médecine, je l'ai suivi sur la côte de la mer du Nord.

Depuis la yole, en passant par quelques petits yachts, nous avons travaillé comme des fous pour obtenir le Freydis, sur lequel nous naviguons actuellement: un sloop en acier de 15 m de long de type Hydra, avec quille mobile et modifié pour les expéditions dans les latitudes extrêmes que nous projetions. Freydis est le nom de la fille du Viking Erik le Rouge, découvreur du Groenland, et la première femme à traverser l'Atlantique à la tête d'une expédition. Avec notre Freydis, nous avons entrepris de longs voyages dans le Grand Nord et dans l'extrême Sud que nous appelions nos "virées dans les glaces", car la glace a ponctué les plus beaux moments de nos voyages: la nature menaçante, mais aussi sa beauté grandiose. Avec Freydis, nous avons visité plusieurs fois le Spitzberg, l'Islande, le Groenland et Terre-Neuve, doublé plus d'une fois le cap Horn, fait le tour de l'Amérique du Sud, franchi quatre fois le détroit de Drake et passé l'hiver naufragés dans l'Antarctique. Entre-temps, nous avons vécu d'autres longues et magnifiques traversées, y compris sous les tropiques où nous naviguons le plus souvent seuls, contrairement à nos virées dans les glaces où nous étions assistés par des équipiers.

Il est certain que la navigation hautière est plus dangereuse que la marche à pied et comporte beaucoup d'aléas. Mais, au cours de nos aventures les plus risquées, nous sommes toujours parvenus à maîtriser notre peur, sûrs de faire face au danger grâce à une longue expérience et à une préparation minutieuse qui faisaient de l'imprévisible un simple problème de plus. Le risque est aussi le sel et le piment de notre vie, car l'aventure est un besoin fondamental de l'homme qui veut mesurer ses limites. Nous nous accommodions ainsi d'un risque élevé, mais bien calculé, afin de découvrir les merveilles que recèle encore la Terre et qui font qu'elle vaut la peine qu'on en prenne soin.

Octobre 1994 - Heide Wilts

1 - Le campement de Nansen au Groenland

Notre avion a effectué un virage vertigineux autour des montagnes recouvertes de glaciers, une approche abrupte, un atterrissage doux et nous avons poussé un soupir de soulagement car Narsaruaq est l'un des terrains d'atterrissage les plus difficiles au monde. Le Groenland, enfin retrouvé, signifie air pur, espaces infinis, silence, isolement et surtout navigation à voile. Premier pépin: le Freydis, qui est ici pour effectuer son deuxième voyage au Groenland, a son moteur endommagé et, sans moteur, il est hors de question de s'aventurer dans les glaces dérivantes. Plus grave encore, le retard que coûtera la réparation

du diesel risque de nous empêcher d'arriver à temps à l'ancien campement de Nansen, situé près d'Ameralikfjord, pour recueillir les quatre auteurs de la traversée du glacier continental du Groenland que nous devons aller chercher à une date convenue d'avance.

Erich et l'un des membres d'équipage tentent une réparation de fortune mais se rendent vite à l'évidence: il nous faut un spécialiste impossible à dénicher à Narsaruaq. Le moteur au ralenti, nous traversons Erikfjord, doublons des montagnes aux pentes douces, des vallées vert olive, des parois rocheuses abruptes et des icebergs aux reflets de turquoise. La réparation du moteur, véritable course contre la montre, se poursuit au petit embarcadère de Narsaq.

J'en profite pour partir à la découverte de l'agglomération inuite de 2500 habitants avec une compagne de voyage. Nous admirons dans un petit musée des broderies de perles réalisées avec art et, chez un collectionneur de pierres, des raretés de la région célèbre pour sa richesse en minéraux précieux: du groenlandit bleu vert, du tugtupit de couleur rose qui pâlit à l'obscurité et rougit au soleil, la secrète pierre de lune, du lapis-lazuli et même du rubis.

Où voguent les montagnes

Pleine lune, quatre mètres en vives eaux. A midi, nous appareillons et nous hissons immédiatement la voile afin de ménager le moteur. La baie de Bredefjord dans laquelle nous jetons l'ancre pour la nuit est un cimetière de glaces, une galerie de figures fantastiques, vestiges d'icebergs venus de la côte est un contournant le cap Farewell.

Un silence de mort règne aussi dans le compartiment moteur du Freydis: il faut faire venir un spécialiste avec des pièces de rechange par avion et donc poursuivre jusqu'à Godthab.

C'est donc à la voile que nous parcourons péniblement 300 milles vers le nord, en longeant la côte prise par les glaces et noyée dans le brouillard. Le soir, nous découvrons la magie multicolore de l'Arctique: des rideaux vaporeux de lumière polaire jaune et vert dansent dans le ciel bleu foncé de la nuit. Pendant la journée, nous sommes cernés par de grands et petits monstres de glace, ce qui implique une vigilance de tous les instants. Nous recevons la visite de baleines et de phoques. Des sternes, des oiseaux-tempête, des mouettes carnassières et des perroquets plongeurs nous accompagnent lors de notre entrée dans Godthab.

Jan, l'expert mécanicien venu d'Allemagne, nous attend déjà à l'embarcadère. Il passera les deux jours suivants à travailler sur le moteur avec Erich. Quant à moi, je me renseigne auprès des pilotes et des opérateurs radio de l'aéroport, mais sans résultat, sur les quatre téméraires qui se sont lancés dans la traversée du glacier continental. La dernière chance d'avoir de leurs nouvelles est de joindre un professeur de Kapisiglit, agglomération inuite tout au fond de Godthabfjord qui est notre second point de rendez-vous avec eux, au cas où ils ne parviendraient pas à atteindre le camp de Nansen à la date fixée. Malheureusement, les liaisons téléphoniques avec Kapisiglit sont coupées, et le mauvais temps empêche toute recherche en hélicoptère. Il faut donc continuer à attendre et à espérer. Maigre consolation, notre moteur remarche.

Pour tromper l'attente, je me plonge dans l'étude de la vie sociale et économique de Godthab qui connaît un boom de l'industrie forestière. Le gouvernement danois escomptait un développement économique plus rapide en concentrant les Inuits dans quelques comptoirs commerciaux, ce qui a, en revanche, conduit à l'abandon des lieux de pêche, à l'éclatement de communautés très soudées et des familles monbreuses avec pour corollaire

l'appauvrissement et la croissance de l'alcoolisme. Quant au tourisme et à l'artisanat, ils parviennent à nourrir à peine quelques Groenlandais. Enfin, un pilote a établi un contact radio avec nos quatre alpinistes qui ont déjà entamé la descente du glacier mais ont dû laisser leur équipement de sécurité au bord de l'Inlandsis, ce qui nous oblige à lever l'ancre immédiatement pour un voyage de nuit dans un Ameralikfjord fantomatique sur la rive duquel il y a des ruines vikings.

C'est ici que Nansen et son compagnon ont planté leur tente, il y a cent ans, après avoir réussi la première traversée du glacier continental. Nos alpinistes, aussi, y ont passé la nuit après 32 jours et 33 bivouacs, comme nous l'apprend un message qu'ils ont laissé dans les ruines. Leurs provisions ne suffisant guère pour plus de deux à trois jours, ils ont continué et nous attendent à Kapisiglit. Il ne nous reste plus qu'à retourner à Itivdlegfjord où il restera encore 20 km de marche jusqu'à Kapisiglit.

Nous marchons dans un paysage grandiose: des montagnes aux sommets enneigés, des champs de mousse vert foncé remplis de baies, un maquis presque impénétrable de chênes rabougris, d'aulnes et de bouleaux. Des troupeaux de rennes nous dépassent, un pygargue décrit majestueusement des cercles dans le ciel nuageux, ébouriffé par le vent. Il fait déjà nuit lorsque nous atteignons Kapisiglit, un village de 140 âmes coupé du monde, situé à quelques kilomètres de l'inlandsis.

Devant une maison aux fenêtres éclairées sont posés des sacs à dos; la porte est restée ouverte, comme pour nous inviter à entrer: c'est là que doit habiter le couple d'enseignants qui héberge nos héros. En effet, ils sont bien là: en forme, brunis par le soleil et de bonne humeur.

Lors du retour vers Godthab, le quatuor profite de son temps libre à bord pour pêcher ses repas: du flétan, du bar rouge et de la merluche, dont un superbe spécimen de 14 kg. Le navigateur de l'expédition part en hélicoptère chercher l'équipement laissé au bord du glacier: luges, tentes, fusils, appareils photographiques, pellicules, livres. Il faudra plusieurs jours avant de retrouver et de vider le dépôt. A Godthab, nous prenons congé des alpinistes et nous continuons notre route vers le sud: des nappes de brouillard accrochées aux versants gris-vert des montagnes et d'épais nuages dissimulent les sommets tandis que la mer ne cesse de grossir et que plusieurs icebergs se brisent, leurs débris raclant la coque en acier du Freydis tandis que des oiseaux-tempête et des sternes font du vol acrobatique au-dessus de traînées d'écume blanche.

Le soir, nous atteignons la baie de Julianehab où se trouvent les sources chaudes d'Unartoq, le dernier endroit du Groenland où subsiste une activité volcanique. La opiscine naturelle, qui mesure 20 m de diamètre, est remplie d'enfants inuits en train de barboter, de rire dans une eau boueuse à 25°C, tandis que, tout à côté, flottent des icebergs.

Le lendemain matin, nous prenons congé de notre Freydis que l'équipage emmènera en Islande tandis que nous empruntons la voie terrestre qui conduit à Nanortalik, la ville la plus septentrionale du Groenland. Nous prenons l'avion depuis lequel nous jetons un dernier regard à l'inlandsis qui atteint jusqu'à 3000 m d'épaisseur et que nos amis alpinistes ont traversé au prix d'énormes efforts. Les Nunataqs, imposantes chaînes montagneuses du Groenland, disparaissent lentement à l'horizon.